



b u l l e t i n   m o n u m e n t a l

Tome  
169-4  
Année  
2011

s o c i é t é   f r a n ç a i s e   d ' a r c h é o l o g i e

# TABLE DES MATIÈRES

## ARTICLES

- La tour des Archives et le fort des Tourelles de Vernon (Eure). Deux édifices royaux exceptionnels édifiés vers 1200*, par Jean Mesqui 291
- Les sources normandes dans l'achèvement de la cathédrale d'Albi à la fin du Moyen Âge*, par Antoinette et Jacques Sangouard..... 319
- Le Trianon de Saint-Cloud : un autre Trianon de Porcelaine ?*, par Michaël Decrossas..... 335

## ACTUALITÉ

- Calvados. *Bayeux. Découverte d'une salle de trait du XIII<sup>e</sup> siècle dans les combles de la cathédrale* (Frédéric Épaud)..... 345
- Doubs. *Besançon, ZAC Pasteur. Étude du bâti d'une façade médiévale* (Marie-Laure Bassi, Géraldine Mélot et Valérie Viscusi-Simonin)... 350

## CHRONIQUE

- Sources antiques et allégories. XII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle. *Un tympan civil mosan du XI<sup>e</sup> siècle : une iconographie savante entre Antiquité et Christianisme* (Pierre Garrigou Grandchamp). — *Iconographie du Temps : l'horloge de la cathédrale de Strasbourg* (Évelyne Thomas)..... 353
- De pictura ad architecturam. *Jan van Eyck était-il architecte ? À propos de la représentation d'une cathédrale dans « La Vierge dans l'église »* (Marc Carel Schurr)..... 354
- Architecture civile et militaire. XII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle. *Le château de Senonches (Eure-et-Loir)* [Jean Mesqui]. — *L'activité constructive urbaine et militaire d'un évêque alsacien à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle* (Dominique Hervier). — *Le château de Presbourg au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Bertrand Jestaz)..... 355
- XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle. *Un chapitre inédit de la Reconstruction catholique dans l'Ouest : le père Malgloire Tournesac* (Antoine Le Bas). — *Presse et vie artistique à Poitiers* (Édouard Vasseur)..... 357

## BIBLIOGRAPHIE

- Forteresses du Proche-Orient. Kate Raphael, *Muslim Fortresses in the Levant. Between Crusaders and Mongols* (Jean Mesqui). — Jean-Michel Mouton (dir.), *Sadr, une forteresse de Saladin au Sinaï. Histoire et archéologie* (Jean Mesqui)..... 359
- Architecture médiévale et moderne. Herveline Delhumeau, *Le Palais de la Cité, du Palais des rois de France au Palais de Justice* (Jean Mesqui). — Raphaël Tassin, *Les églises de la prévôté de Bruyères [Vosges]. Réfections et reconstructions (1661-1789)* [Sophie Descat]. — Bernard Toulhier (dir.), *Villégiature des bords de mer. Architecture et urbanisme, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle* (Françoise Hamon)..... 360
- Villes. Mathieu de La Corbière (dir.), *Genève, ville forte* (Jean Mesqui). — Marcel Grandjean et al., *Avenches. La ville médiévale et moderne. Urbanisme, Arts et Monuments* (Pierre Garrigou Grandchamp)..... 364
- Architectes. Sabine Frommel (dir.) avec la collab. de Flaminia Bardati, *Primatice architecte* (Emmanuel Lurin). — Christian Taillard, *Victor Louis (1731-1800). Le triomphe du goût français à l'époque néo-classique* (Jörg Garms)..... 366
- Vitrail. Daniel Parello, *Die mittelalterlichen Glasmalereien in Marburg und Nordhessen* (Karine Boulanger)..... 368
- Livres reçus..... 369

- RÉSUMÉS ANALYTIQUES..... 371

# BIBLIOGRAPHIE

## Forteresses du Proche-Orient

Kate RAPHAEL, *Muslim Fortresses in the Levant. Between Crusaders and Mongols*. Oxon, Routledge, 2011, 24 cm, XVI-265 p., [82] fig. en n. et bl., [11] cartes, plans, schémas, [12] tableaux, 1 index (noms de personnes et de lieux). - ISBN : 978-0-415-56925-5, 80 £.

(*Culture and civilization in the Middle East*, 23)

À l'intersection de l'archéologie, de l'histoire de l'architecture et de l'histoire, la thèse de K. Raphael consacrée aux forteresses musulmanes du Proche-Orient aborde le sujet d'une façon qui n'est guère coutumière, et qui peut apporter un point de vue enrichissant aux recherches de plus en plus nombreuses menées sur la fortification médiévale dans ces régions. L'auteur se propose, en effet, d'examiner de façon diachronique les édifices construits par les Ayyoubides, puis par les Mamelouks, afin d'analyser dans quelle mesure leur implantation, leur conception et leur architecture ont répondu à des logiques politiques, stratégiques ou poliorcétiques volontaristes.

L'ouvrage souffre néanmoins de façon évidente de deux défauts majeurs. Le premier tient au fait que l'auteur était limité dans ses possibilités de visiter les différents sites – elle n'a pu se rendre dans les forteresses de Syrie –, et qu'en conséquence elle a dû se borner à travailler sur un faible nombre de sites, quatre pour l'époque ayyoubide, une demi-douzaine pour l'époque mamelouke, ce qui est très loin de constituer un échantillon représentatif ; le titre paraît donc un peu présomptueux par rapport à la réalité du contenu. Le deuxième défaut tient peut être à l'insuffisance du matériel graphique – cartes, plans, coupes, élévations – ou au format de reproduction qui transforme les rares plans en miniatures peu lisibles, lacune qui rendra la lecture difficile pour ceux qui ne connaissent pas la région et les sites, voire aussi pour ceux qui ne les connaissent que superficiellement. On passera sous silence un troisième défaut, celui du prix, qui rend le livre difficilement accessible autrement que dans les bibliothèques qui en disposeront.

Aussi la thèse vaut-elle plus par les débats qui y sont introduits que par la tentative de typologie architecturale un peu scolaire : on citera le débat sur l'influence de la poliorcétique, sur les conséquences de l'organisation des armées – l'auteur s'étend longuement sur l'organisation des armées Mongoles, trop souvent oubliées dans les analyses occidentales qui privilégient les confrontations franques-musulmanes –, enfin sur l'influence de l'organisation politique et géostratégique. L'auteur propose ainsi de considérer que les différences très significatives entre l'architecture développée par les sultans ayyoubides et celle développée par les Francs dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, tiennent à l'excellence des armées musulmanes dans la maîtrise de l'art du siège, et à l'impérieuse nécessité dans laquelle se trouvaient les Francs d'y parer, donc de faire évoluer leurs techniques de fortification ; alors que la médiocrité des Francs dans cette maîtrise des sièges permit aux Ayyoubides de demeurer dans des concepts assez basiques pour leurs forteresses.

Une telle vision reprend une thèse en vogue chez les chercheurs israéliens et anglo-saxons : celle de l'apparition de la fortification dite « concentrique » dans les grandes forteresses franques (Belvoir, Athlit, Le Crac, Arsouf, Margat) comme une réponse aux nouveaux défis des sièges musulmans. K. Raphael propose donc de considérer l'absence d'une telle fortification « concentrique » dans la construction ayyoubide comme le résultat de l'absence de risque réel venant des armées franques. Même si le concept de fortification « concentrique » est discutable, cette réflexion sur l'asymétrie entre les expositions au risque et la réponse qui lui fut donnée mérite d'être considérée.

Un autre débat est introduit par l'auteur : celui des différences entre l'architecture mamelouke et l'architecture ayyoubide. Pour lui, l'opposition entre le quasi fédéralisme ayyoubide et le centralisme mamelouk eut un impact évident sur le type de fortification utilisé d'une part par la sous maîtrise d'ouvrage sous les différents princes de la famille de Saladin, et d'autre part sous les sultans mamelouks, qu'ils s'agisse de Baybars, Qalawun ou Al Ashraf : un exemple en serait le retour du plan circulaire pour les tours, totalement abandonné après les premières utilisations sous Saladin à la fin

du XII<sup>e</sup> siècle, et en revanche diffusé assez largement dans les forteresses mameloukes à partir de Baybars. Un autre aspect de cette centralisation fut une politique plus restrictive et optimisée en matière de choix de forteresses restaurées ou abandonnées par le pouvoir, conscient de ne pouvoir tenir l'ensemble des anciennes fortifications ayyoubides ou franques alors qu'il avait à faire face à de nouveaux périls à l'est et au nord.

D'autres hypothèses apparaissant au fil des pages permettront aux chercheurs de nourrir d'autres débats dans lesquels je n'entrerai pas ici, persuadé que l'auteur s'en servira dans des publications à venir sur les travaux d'archéologie qu'elle mène.

Jean Mesqui

Jean-Michel MOUTON (dir.), *Sadr, une forteresse de Saladin au Sinai. Histoire et archéologie*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2010, 29,7 cm : vol.1. Textes, 392 p. ; vol. 2. Illustrations (455 fig. et ill. en n. et bl. et en coul., cartes, plans, tableaux, schémas). - EAN : 9782877542555, 120 €.

(*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. 43)

Le site de Sadr, aujourd'hui Qal'at al-Ğindi, était jusqu'à ces dernières années un monument empreint d'une certaine aura de mystère pour la majorité des archéologues et des historiens du Moyen Âge proche-oriental. Découvert seulement au début du XX<sup>e</sup> siècle, son identification formelle ne fut acquise que dans les années 1920 ; l'archéologue Jules Barthoux en dressa un plan exceptionnellement fiable dès avant la Première Guerre mondiale, mais c'est tout récemment, entre 2001 et 2005, qu'il a été véritablement mis au jour scientifiquement, grâce à une mission archéologique dirigée par Jean-Michel Mouton, soutenue par l'Institut français d'archéologie orientale du Caire et le Laboratoire d'archéologie de l'université de Picardie, avec la participation du professeur Philippe Racinet.

Cette aura de mystère, Sadr la devait pour une bonne part au fait qu'il s'agissait d'une

forteresse fantôme, élevée en pleine région désertique du Sinaï, occupée moins d'un siècle et abandonnée dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle ; même son nom disparut au profit du nom moderne de Qal'at al-Ġindī, au point que l'identification en demeura problématique jusqu'aux deux inventions simultanées et parallèles de Jules Barthoux et Hassan Sadek à la veille de la Grande Guerre.

La forteresse fut fondée par Saladin sans doute en 1174, alors qu'il venait de prendre le contrôle de la Syrie, son maître Nūr-al-dīn venant de mourir ; le sultan choisit un point stratégique, contrôlant une étape caravanière importante sur la route du Caire à Ayla traversant le Sinaï pour contourner le royaume franc de Jérusalem. Mais les inscriptions conservées et retrouvées sur le site montrent que l'essentiel des constructions fut réalisé par le gouverneur 'Alī b. Muḥammad Saḥtkamān et son fils ou petit-fils Abū Bakr b. Saḥtkamān. La chute de Jérusalem le 2 octobre 1187, après la funeste défaite de Ḥaṭṭīn, allait néanmoins reléguer Ṣadr à un rôle de second plan stratégique de, peut-être après le séisme de 1202.

Elle vécut une période de renouveau à la fin de la cinquième croisade, en 1221, sous le sultan al-Malik al-Kāmil, neveu de Saladin, peut-être dans la perspective d'une perte de Jérusalem ; celle-ci n'intervint qu'en 1229. Mais la réhabilitation ne dura guère plus d'une génération ; dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, le site semble avoir été définitivement abandonné. Sans doute cette seconde – et définitive – mort de la forteresse fut-elle déterminée par la fin des ambitions conquérantes franques au Proche-Orient, perte de Jérusalem en 1244, défaite de saint Louis à Damiette en 1250 ; probablement faut-il y ajouter un appauvrissement des sources en eau qui faisaient l'un des intérêts majeurs du site en tant qu'étape des grandes caravanes, qui se déplacèrent vers le nord en empruntant des itinéraires plus courts, approvisionnés par de nouvelles citernes et réservoirs.

Les campagnes de fouilles et de restaurations menées durant cinq ans par la mission archéologique ont permis de préciser largement l'esquisse de plan constituée par Jules Barthoux. La forteresse, grossièrement triangulaire, ceinture la totalité d'un vaste plateau qui domine la région, formant un point de surveillance admirable – sauf sa situation dans un terrain désolé que devaient à peine adoucir les réservoirs constitués artificiellement, retrouvés par l'équipe. Cette forteresse de relief était exceptionnellement flanquée de nombreuses tours, malheureusement conservées seulement sur leurs premières assises ; il est remarquable de constater que furent utilisées de façon simultanée des tours circulaires et quadrangulaires de formes et de diamètres différents. Jean-Olivier Guilhot propose d'y voir un

véritable « laboratoire de formes », soulignant qu'il ne semble y avoir aucune règle qui ait prévalu pour le choix de l'un ou l'autre des plans retenus, et ceci dans un intervalle de temps relativement bref – une quinzaine d'années tout de même.

Les courtines étaient pour la plupart garnies d'archères disposées à intervalles réguliers ; mais, ici encore, aucune règle ne s'est imposée, puisque certaines courtines sont pourvues d'archères à niches assez classiques de l'architecture ayyubide, alors que d'autres sont percées d'archères à ébrasement simple. Ces courtines avaient des hauteurs assez faibles – de l'ordre de 4 m – qu'il faut néanmoins rapporter aux escarpements qu'elles surmontaient.

Le morceau de choix de l'enceinte fortifiée en est le dispositif d'accès, constitué par deux portes monumentales ouvertes successivement dans une barbacane et dans l'ouvrage d'entrée lui-même, constitué par un passage coudé suivant la tradition ayyubide. La première porte était accostée d'un bas-relief figurant un lion passant ; la plate-bande surmontant la seconde était pour sa part décorée d'une inscription à la gloire de Saladin, datant la porte de 1187, encadrée par deux boucliers croisés d'une épée droite dans son fourreau. Enfin, le passage voûté coudé au revers était sans doute placé sous la protection d'un mirḥāb, dispositif assez coutumier dans l'architecture musulmane.

Les défenses de Sadr ainsi révélées sont exceptionnelles dans le corpus ayyubide, se situant juste après celles du Caire, représentatives d'un nouvel art de fortifier nourri à des sources d'inspiration diverses à une époque charnière tant du côté franc que du côté musulman. Mais la révélation du site ne se limite pas à cette enceinte fortifiée : c'est toute l'occupation interne de la citadelle qui a été mise au jour, avec son caractère exceptionnel d'enceinte de garnison et d'établissement cultuel marqué par la présence de quatre mosquées ou édifices réservés au culte, au centre de l'enceinte, avec l'aménagement de plusieurs hammams, latrines, citernes, etc. Dans cet ensemble, l'archéologie a permis de distinguer les deux phases d'occupation : la première, sous le règne de Saladin, avec un aménagement relativement luxueux par ses décors ; la seconde, sous son neveu, marquée par une restauration complète dans un mode plus économique, comme si l'on avait reconstruit dans l'urgence et le manque de moyens. Enfin, l'archéologie, l'étude de l'épigraphie, celle des *graffiti* et des papiers retrouvés convergent pour dater au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle l'abandon définitif, qui fut planifié et réalisé méthodiquement par un enlèvement des objets ayant quelque valeur.

Les chapitres consacrés aux inventaires – inscriptions épigraphiques, *graffiti*, monnaies, armes, mobiliers, etc. – sont d'autant plus

importants que cet ensemble est extrêmement concentré dans le temps et constitue un remarquable marqueur chronologique. L'articulation en deux volumes, le premier consacré aux textes, le second aux illustrations, facilite la lecture de cet ouvrage clair et bien écrit, accompagné d'un index et d'une bibliographie, qui constituera désormais une référence pour l'architecture ayyubide et plus généralement pour la connaissance de la culture et de la société sous Saladin et ses descendants.

Jean Mesqui

## Architecture médiévale et moderne

**Herveline DELHUMEAU, *Le Palais de la Cité, du Palais des rois de France au Palais de Justice, Paris, Actes Sud/Aristeas/Cité de l'architecture et du patrimoine, 2011, 26,5 cm, 133 p., fig. et ill. en coul., plans, cartes, avec un DVD joint de 42 minutes.* - ISBN : 978-2-7427-7207-0, 32 €.**

Consacrer au Palais de la Justice de Paris un livre à destination d'un public élargi est assurément une initiative très louable, et l'on doit féliciter les coéditeurs, dont la Cité de l'architecture et du patrimoine, de l'avoir prise, dans le cadre de leur collection « Les grands témoins de l'architecture ». Aussi aurait-on quelque mauvaise grâce à porter une critique pointue de spécialiste au résultat de cette initiative qui permettra à un grand nombre de découvrir l'histoire du palais de son origine jusqu'à nos jours, avec une profusion d'illustrations – reproduction de vues anciennes et de plans, photographies anciennes, restitutions de Viollet-le-Duc, photos actuelles, restitutions 3D informatiques « hyperréalistes » – ; avec un texte d'accompagnement historique et archéologique assez facile à lire, même s'il est plus compact et sans doute plus hermétique que dans un ouvrage grand public habituel ; enfin avec un DVD destiné à un accès audio-visuel certainement plus facile, quoique plus schématique.

Malgré tout cela, il n'est pas possible de passer sous silence, dans les colonnes du *Bulletin monumental*, les défauts d'une telle entreprise au regard de la présentation du monument lui-même. Au plan de la forme, d'abord, on peut légitimement s'interroger sur le parti-pris graphique consistant à gommer volontairement les différences entre reproductions anciennes, photos modernes et restitutions 3D. Ceci est particulièrement vrai pour les deux dernières catégories d'illustrations, à tel point qu'on se prend parfois à douter à première vue de la nature de la représentation

qu'on a sous les yeux. On doit certes rendre hommage à la qualité de ces restitutions 3D et à l'excellence des infographistes qui les ont réalisées ; mais au risque de paraître vieux jeu, je m'interroge véritablement sur l'intérêt de retranscrire une restitution de Viollet-le-Duc en une 3D à ce point hyperréaliste que les pierres y sont marquées par la pollution (des voitures ?), sans pour autant y ajouter quelque valeur ajoutée archéologique (exemple du perron du portail du « beau Philippe »). Il est d'ailleurs amusant de voir la limite du procédé : ainsi, la comparaison des reproductions en vis-à-vis de la 3D restitutive de la Grande salle et de la fameuse perspective d'Androuet du Cerceau ne laisse guère de chances à la première, tant le dessin de l'architecte est apuré et sait capter les éléments les plus significatifs pour les mettre en évidence.

Mais ceci peut apparaître assez mineur par rapport à des questions qui touchent le fond même de l'étude historique et archéologique qui sous-tend ce livre, tout particulièrement pour le Moyen Âge ; c'est sur cet aspect que je me concentrerai ici, même si ce livre traite abondamment de l'histoire moderne du palais. S'il est bien un sujet éminemment complexe, c'est la restitution de l'évolution de l'ensemble monumental – tout spécialement avant Philippe le Bel, voire même avant le milieu du XV<sup>e</sup> siècle et avant les premières représentations iconographiques de l'ensemble monumental. H. Delhumeau s'est bien sûr largement inspirée de l'ouvrage fondamental que Jean Guerout avait consacré en plusieurs livraisons au palais entre 1949 et 1951 ; on regrette néanmoins qu'elle n'ait apparemment pas consulté sa mise au point tout aussi importante relative au palais de Jean le Bon et Charles V, publiée en 1996 à l'occasion d'un colloque consacré à Vincennes<sup>1</sup>. Mais ces lectures indispensables ne peuvent être reprises telles quelles, sans une étude critique de certaines analyses du grand historien ; on pense en particulier à l'interprétation du Logis du Roi, à l'ouest du complexe palatial, dont Jean Guerout pensait que la structure à deux tours et arcatures surbaissées sur contreforts remontait à Louis VI – thèse qu'il nuança néanmoins en 1996. Or, si certains indices montrent que le pignon sud du Logis du Roi comportait au moins une baie remontant au XII<sup>e</sup> siècle au moins, tout indique que le logis fut entièrement remanié postérieurement ; Uwe Albrecht, dans sa thèse publiée en 1986, proposait de dater du règne de Charles V ce remaniement, consistant dans la construction des deux tours, celle des contreforts et des arcades ; il ne faisait là que prolonger la proposition faite par Alain Erlande-Brandenburg de considérer la tour de la Librairie, celle du sud, comme datant du règne de Charles V, un peu avant Vincennes<sup>2</sup>. Plus récemment, Philippe Lorentz et Dany Sandron

ont proposé dans l'*Atlas de Paris au Moyen Âge* une évolution plus complexe, où la tour Carrée du Nord aurait préexisté à Philippe le Bel, et où celui-ci aurait bâti symétriquement la Tour de la Librairie<sup>3</sup>. On ne prétendra pas trancher ici ; mais ceci montre, pour le moins, que l'affirmation d'H. Delhumeau selon laquelle le Logis du Roi existait dès Louis VI dans la forme qu'il avait au milieu du XV<sup>e</sup> siècle est pour le moins hasardeuse, et l'on aurait aimé qu'elle fût nuancée dans un ouvrage destiné au grand public.

J'en dirai tout autant à propos de la tour attribuée à Louis VI. Si la tradition rapportée par Geoffroy de Courlon semble ne guère laisser de doute sur cette attribution, il n'en reste pas moins qu'indéniablement Philippe Auguste y fit effectuer des travaux en 1202-1203, et pas n'importe lesquels puisqu'il y dépensa 180 livres au moins. On accède encore aujourd'hui à sa base, non sans une expédition spéléologique dans les boyaux de caves du palais ; cette base ressemble à s'y méprendre à un talus de tour philippine, mais à vrai-dire rien ne ressemble plus à un talus de base de pierre de taille qu'un autre talus, lorsqu'il n'existe plus d'élévation. De la tour, l'on ne connaît quasiment rien d'autre, si ce n'est ses dimensions approximatives, grâce à un plan très sommaire antérieur à l'incendie du palais, d'ailleurs non cité dans l'ouvrage, et des vues extérieures plus ou moins schématiques. Aussi est-ce avec étonnement qu'on découvre une restitution en élévation, coupe et plans aux différents niveaux de la tour, représentée avec une base talutée creuse, et des étages reliés les uns aux autres par un escalier dans l'épaisseur du mur ; sans faire trop de purisme, on notera que le nombre de tours construites par Louis VI et identifiées est faible – Étampes, Compiègne peut-être, Montchauvet – et qu'il eût mieux valu éviter de donner une représentation trop précise de cette tour, qui risque de se retrouver par la suite dans les manuels.

D'autres éléments du palais, présentés comme certains, mériteraient débat et discussion ; l'un des plus intéressants est celui des cuisines dites de Saint Louis, attribuées depuis François Gebelin au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et au règne de Jean le Bon, après que Camille Enlart les ait attribuées plus volontiers à la fin de ce siècle, tous deux en se basant sur les étrépillons reliant les manteaux des quatre cheminées d'angles aux piliers pour solidifier l'ensemble. Cette datation demeure néanmoins assez fragile ; j'avais pour ma part proposé, mais sans plus de preuves, de les attribuer à Philippe le Bel, suivant d'ailleurs Viollet-le-Duc. Bien plus problématique est, en fait, la structure de ces cheminées et leur mode de fonctionnement : on sait que Viollet-le-Duc, en interprétant les « localités » – comprenons l'architecture des lieux –, estimait que ces cuisines étaient autrefois

à deux niveaux. Plus tard, F. Gebelin exprima le même avis, en interprétant un passage très embrouillé de Sauval ; pour sa part, J. Guerout a mis en doute dans son article de 1996 la superposition des cuisines, dans une annexe extrêmement documentée. Enfin, H. Delhumeau a opté pour l'interprétation la plus connue, celle des deux cuisines superposées. Or, de deux choses l'une : soit les quatre cheminées d'angle possédaient chacune leur conduit et une souche montant aux angles du bâtiment carré, soit il existait au-dessus de la voûte des cuisines de Saint Louis une autre pièce, pourvue d'une cheminée centrale environnée de conduits latéraux pour reprendre les fumées des cheminées d'angle. Sauval ne vit pas l'étage supérieur, mais rapporte le témoignage de personnes qui y auraient vu une cheminée centrale carrée supportée par des piliers « gothiques » et environnée d'une allée voûtée ; par ailleurs, la miniature des *Très Riches Heures* figure une seule cheminée centrale derrière le pignon de la Grand Chambre. Il est amusant de voir que Jean Guerout, tout en aboutissant à cette solution, écrivait « le niveau supérieur (...) n'était pas une cuisine, mais une pièce chauffée avec une grosse conduite de cheminée au centre » ; ce qui, on doit le dire, correspond très exactement aux dispositions d'une cuisine princière – on songe à la cheminée de la cuisine du palais des Papes d'Avignon, ou à celle mise au jour récemment à Château-Thierry par François Blary. Il eût été intéressant que l'auteur se penche plus avant sur cette question ; car les cuisines du Palais de la Cité comptent parmi les rares conservées en élévation pour le XIV<sup>e</sup> siècle, et, si elles étaient à deux niveaux, elles seraient sans doute uniques de leur type. Une tentative de restitution du fonctionnement eût été utile ; par ailleurs, il n'eût pas été inutile de rappeler l'utilisation de ce type de grandes cuisines médiévales, en général très mal connues.

Bien sûr, l'on n'aura pas la naïveté de penser qu'un ouvrage grand public aurait pu aborder avec un tel niveau de détail des débats qui pourraient être considérés comme pinaillage par rapport à la « grande histoire » du Palais de Justice ; tout au plus peut-on se demander s'il n'eût pas convenu de consacrer quelques moyens à une recherche puridisciplinaire – ne serait-ce que pour dresser un plan archéologique et architectural du palais, qui n'existe pas à notre connaissance. Peut-être la nouvelle phase qui s'amorce dans l'histoire du Palais de la Cité permettra-t-elle de dégager quelques moyens pour procéder à un relevé topographique précis, et à une base de données géographique permettant de recaler l'ensemble des informations acquises ; je le souhaite en tout cas, car une simple visite des sous-sols montre aujourd'hui que beaucoup de ces informations existent, mais qu'elles ne sont pas exploitées.

Et pour finir, malgré ces défauts de forme et de fond, on accueillera avec satisfaction l'ouvrage, ne serait-ce que parce qu'il fournit pour la première fois une vision complète de la « grande histoire » du Palais avec une profusion iconographique impressionnante, intelligemment mise en scène par le texte d'H. Delhumeau ; il lui appartiendra dans une prochaine édition de corriger des erreurs pardonnable ou non <sup>4</sup>.

Jean Mesqui

1. J. Guerout, « L'Hôtel du roi au Palais de la Cité à Paris sous Jean II et Charles V » dans *Vincennes aux origines de l'État moderne*, Actes du colloque scientifique [...], Vincennes, les 8, 9 et 10 juin 1994, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1996, p. 219-288.

2. U. Albrecht, *Von der Burg zum Schloss*, Worms, 1986, p.45-46. A. Erlande-Brandenburg, « Aspects du mécénat de Charles V. La sculpture décorative », dans *Bull. mon.*, t. 130, 1972, p. 302-345, en particulier p. 331.

3. Ph. Lorentz, D. Sandron, *Atlas de Paris au Moyen Âge*, Paris, 2006, p. 80-87.

4. Pour n'en citer ici que deux : Jean Guerout – et non Guérou – est l'auteur des études historiques sur le Palais ; Jean Androuet du Cerceau, et non Jacques – il s'agit d'un de ses petits-fils –, a participé à la reconstruction du pont au Change dans les années 1640...

**Raphaël TASSIN, *Les églises de la prévôté de Bruyères [Vosges]. Réfections et reconstructions (1661-1789)*, Langres, Éditions Dominique Guéniot, 2010, 24 cm, 234 p., fig. et ill. en n. et bl., 16 pl. h. t. de 29 fig. en coul., plans, cartes, 2 index : des noms de lieux et de personnes. - ISBN : 978-2-87825-469-3, 25 €.**

L'ouvrage de R. Tassin – issu d'un diplôme de master à l'université de Nancy 2 – s'inscrit dans un renouveau de l'étude de la production artistique des paroisses rurales à l'époque moderne et témoigne du soin que l'on commence à accorder à ce domaine trop souvent délaissé, malgré l'existence d'œuvres importantes et la richesse des sources conservées. Réalisé à partir d'un minutieux dépouillement d'archives, l'analyse de ce bâti religieux rural, méconnu par comparaison à l'habitat des campagnes qui depuis longtemps intéresse historiens, ethnologues et sociologues, promet en effet des résultats assez séduisants. Pour ne donner qu'un seul autre exemple, la publication réalisée sous la direction de Sophie Duhem, *L'art au village* (Rennes, 2009) qui fait suite à une série de journées d'études, va dans ce sens. On y trouve un même désir de comprendre les interactions entre le monde ecclésiastique, les créateurs, généralement locaux, et les usagers de ces édifices qui constituent un véritable *public* et prouvent que cette réalité du XVIII<sup>e</sup> siècle n'est pas uniquement urbaine

– l'affiche (p. 81) destinée à avertir les habitants de l'adjudication des travaux de l'église d'Aydoilles en offre une preuve tangible.

L'ouvrage vient donc remplir un fragment de cette « mosaïque gigantesque » qu'évoque Sabine Frommel dans sa préface pour définir la variété et l'abondance de la construction à l'époque moderne, dès que l'on s'éloigne des grandes routes déjà tracées de l'histoire de l'art des chefs-d'œuvre. Empruntant ainsi volontairement un chemin de traverse, mais avec quelques points d'ancrage préalablement disposés par Pierre Sesmat et Mireille-Bénédicte Bouvet, souvent cités, l'auteur s'appuie sur un corpus cohérent de vingt-et-un édifices construits ou reconstruits entre 1710 et 1790, dans une région strictement délimitée, la prévôté de Bruyères (Vosges). Ici, peu d'architectes prestigieux sont évoqués, mis à part Richard Mique pour son projet de l'église de Lenoncourt en 1760 (p. 52), hors corpus toutefois. On y trouve en revanche abondance de maîtres locaux, maçons, charpentiers et artisans du second œuvre, parfois d'origine italienne – vitriers, cloutiers, fondeurs, etc – qui sortent ainsi de l'oubli, révélant la multiplicité des savoir-faire nécessaires à la réalisation de ce type de bâtiment (p. 59-66 et annexes 1 et 3). Tous font partie, à différents degrés, de la réalité des chantiers, dont les déroulements parfois complexes font l'objet d'un chapitre à part entière (p.67-92). Ce choix permet de retracer précisément le contexte de l'architecture rurale en train de se faire, aspect particulièrement louable.

À l'appui de photographies évocatrices – comme celles qui montrent les toitures des édifices recouvertes d'une fine pellicule de neige sous un ciel d'un bleu très dense – de dessins originaux (dont l'un, rare coupe figurant l'agrandissement de l'église de Granges-sur-Vologne, s'est malencontreusement égaré en dernière page) et de plans reconstitués avec prudence et justesse (annexe 2, p.149-165), l'auteur parvient ainsi à convaincre de l'intérêt de ces églises-granges dont la forme épurée, à nef simple sans collatéraux, était en partie dictée par des choix liturgiques. À cette sobriété structurelle répondait un décor peu chargé, un mobilier strict et intégré à l'édifice ainsi qu'une abondante lumière blanche que la plupart des vitraux actuels ne permettent plus d'imaginer<sup>1</sup>. La qualité de ces espaces est bien transcrite, reflétant le souhait de clarté et de transparence revendiqué dans les ouvrages théoriques les plus connus du moment – comme le fameux *Cours* de Jacques-François Blondel auquel il est fait référence à plusieurs reprises. À côté de cette homogénéité d'ensemble, l'analyse des variantes de ce corpus, notamment dans les voitements des chœurs, le placement de la tour-porche et la forme du couvrement, ou encore les décors des portails

(p. 101-104), souvent seuls éléments à intégrer le vocabulaire des ordres, n'est pas oubliée.

L'ouvrage a les défauts de ses qualités : cette plongée en apnée dans les archives aurait parfois mérité d'être aérée par des références à des ouvrages bibliographiques plus généraux qui auraient facilité les comparaisons avec d'autres régions que la seule Lorraine méridionale, sur les pratiques religieuses au XVIII<sup>e</sup> siècle notamment, ou sur la question des charpentes, partiellement traitée. La rapide mention (p. 123) des clochers coiffés de bulbes aux lignes sinueuses, dont l'auteur propose une origine nord-italienne contrairement aux analogies généralement faites avec de possibles modèles slaves, laisse le lecteur un peu frustré – mais c'est sans doute à ce genre de questionnements que R. Tassin répondra dans le cadre de sa thèse de doctorat (*Les architectes italiens en Lorraine autour de Giovanni Betto (ca 1640-1722)*, E. P. H. E., sous la dir. de S. Frommel). Quoi qu'il en soit, la qualité d'ensemble de l'étude atteint son but : redonner une valeur historique, et, dans un sens, esthétique, à la simplicité rugueuse, mais touchante, d'un bâti beaucoup moins ordinaire qu'il ne paraît au premier coup d'œil.

Sophie Descat

Université de Bretagne occidentale  
(Brest-Quimper)

1. En ce sens, ces églises-granges rurales montrent plus de cohérence entre forme, décor et pratiques liturgiques que celle de Notre-Dame-de-Bonsecours à Nancy que R. Tassin cite (p. 96) comme un prestigieux modèle.

**Bernard TOULIER (dir.), *Villégiature des bords de mer. Architecture et urbanisme, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du patrimoine-Centre des monuments nationaux, 2010, 28cm, 400 p., plus de 500 fig. en n. et bl. et en coul., plans, 7 cartes, schémas, 2 index : des principaux noms de commerces et lieux-dits et des noms de personnes. - ISBN : 978-2-85822-950-5, 60 €.**

(Collection *Patrimoine en perspective*)

C'est le bilan de trente années d'investigations de l'Inventaire que publie aujourd'hui B. Toulhier. La longue liste des collaborateurs du volume, chercheurs et photographes, montre que toutes les régions côtières ont participé peu ou prou à l'entreprise. On pourrait regretter que les autres catégories de villégiature, celles du thermalisme ou de la montagne, n'aient pas été incluses dans l'étude, mais ces deux domaines présentent des spécificités qui ont été, pour leur part, largement ou partiellement étudiées, la première naguère par Dominique Jarassé ; la seconde a été abordée

par les travaux consacrés à l'œuvre de l'architecte Henry Jacques Le Même.

Il faut rappeler que l'intérêt pour les stations du littoral est apparu au début des années 1980, né des menaces de modernisation radicales qui se multipliaient alors ; il était déjà parfois trop tard... Mais les publications, notamment celle très novatrice de Dominique Rouillard (*Le site balnéaire*, 1984), ont attiré l'attention sur ce domaine un peu confidentiel (trop mondain selon certains...) du patrimoine récent. Parallèlement à l'ouvrage d'Alain Corbin qui en 1988 analysait l'appropriation du littoral (*Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage, 1750-1840*), les travaux initiés par Maurice Culot à l'Institut français d'architecture (IFA) sur Arcachon, sur la côte basque, puis sur la Normandie illustraient une architecture riche et diverse. Des travaux universitaires de type thématique, qu'on retrouve dans le présent volume, ont aussi enrichi la connaissance du domaine. Les protections ont rapidement suivi et aujourd'hui le patrimoine balnéaire est sans doute l'un des mieux aimés et des plus surveillés parmi les « nouveaux patrimoines ». Séduction et potentiel économique obligent...

L'ouvrage est organisé selon trois parties principales. La première, rédigée par B. Toulhier, traite de l'histoire générale du phénomène balnéaire de 1760 à 2000. Vient ensuite une série d'études thématiques où les chercheurs et les spécialistes analysent les « formes et décors » caractéristiques des bords de mer. Enfin, dans une troisième partie, dix « monographies emblématiques », rédigées par les mêmes contributeurs, illustrent des histoires et fonctions particulières de cet univers de vacances. L'ensemble se clôt par un important appareil documentaire.

L'histoire de la villégiature des bords de mer (une question : ne succède-t-elle pas socialement et architecturalement à la villégiature des lacs alpins ?) commence à la fin de l'Ancien Régime, mais c'est en Grande-Bretagne qu'elle trouve son expression architecturale. En France, le phénomène intéresse alors à peu près exclusivement la Côte d'Azur qui accueille des malades en hiver. Quelques textes mentionnent dès l'Empire de petites installations éphémères et mobiles sur les côtes de la Manche pour permettre le bain « à la lame » recommandé par les médecins ; mais il n'en existe par une seule représentation. Les premiers établissements de bains, assez fidèles aux modèles néo-classiques de l'architecture thermale, apparaissent autour de 1820 avec cabines, bassins, bientôt salons, souvent complétés par des cabines de bois ou de toile posées sur le sable ou les galets. La conquête du littoral doit beaucoup à la paix en Europe car jusqu'à l'Entente Cordiale, les côtes sont le

domaine de compétence des ingénieurs militaires ; et bien sûr au développement du chemin de fer.

L'auteur rappelle les modalités de création des stations de cette deuxième phase (1850-1870) que D. Rouillard avait bien observées : rôle des financiers dans les lotissements (les Pereire, les Rothschild), des notaires, des journalistes et publicistes chargés de lancer le site (Cabourg, 1855 ; Deauville, 1859 ; Trouville). Apparaissent alors les promenades en bord de plage avec « front de mer » constitué de villas de style éclectique. Ces villas, qui sont, selon C. Mignot, « les véritables monuments » de Trouville, rivalisent d'exotisme et d'historicisme médiévalisant et on pourrait y voir, avant l'heure, une sorte de « rue des nations » architecturale préfigurant celle de l'Exposition universelle de 1878.

Sur la côte méditerranéenne, les modalités sont autres : Monte-Carlo se lance en 1856 avec la construction d'un grand hôtel et d'un casino-opéra. À Arcachon, autre phénomène encore : c'est le chalet de bois, parfois luxueux, qui définit l'esprit du lieu. Encore un modèle qui sera exploité par les pavillons d'Expositions universelles (1867).

On observera que cette architecture balnéaire inventive et diversifiée ne doit plus rien, au contraire de celles des années 1820-40, aux constructions néo-classiques du thermalisme et des périphéries urbaines. À l'inverse, et selon un effet de boomerang, c'est la petite « villa » balnéaire, le modèle à deux corps perpendiculaires inventé pour Houlgate par Davioud en 1866 (et publié par Viollet-le-Duc dans ses *Habitations Modernes* qui la qualifie de « pied-à-terre » pour baigneurs) qui colonisera la banlieue pendant plus d'un siècle.

Troisième épisode : au tournant du siècle, des stations se créent dans de nouveaux territoires, à l'Ouest (Morgat, La Baule) et au Nord (Le Touquet, Ambleteuse, Mers-les-Bains, Le Bois de Cise) tandis que les architectes publient des recueils de modèles de villas, car celles-ci se multiplient au détriment des grands hôtels, semble-t-il. L'Art Nouveau s'y exprime dans ses multiples variantes, illustré par ses principaux acteurs (Guimard, Bonnier, Tronchet, Sauvage, Cordonnier...), avec un développement nouveau du régionalisme qui se substitue, en Normandie et au Pays Basque surtout, à l'éclectisme exotique ou historicisant.

La Première Guerre interrompt brièvement cet essor prodigieux du littoral et la paix revenue, le mouvement repart rapidement mais vers de nouveaux horizons : c'est désormais l'automobile qui oriente le développement urbain : la ville linéaire le long de la plage (Sable d'Or-les Pins, La Baule, Carnac) remplace le lotissement du XIX<sup>e</sup> siècle centré autour

du casino. C'est surtout la Côte d'Azur qui innove en matière d'architecture ; les hôtels (Latitude 43 de Pingusson) et les villas (villas Noailles de Mallet-Stevens et E1027 d'Eileen Gray) se réclament d'un régionalisme moderne qu'on retrouve aussi, mais un peu plus classique, à Arcachon et au Pays Basque. Le jardin y est aussi l'objet de créations spectaculaires.

Après la Seconde Guerre mondiale, les gouvernements socio-démocrates vont organiser la démocratisation du séjour balnéaire grâce à un aménagement totalement maîtrisé par les pouvoirs publics de nouvelles zones (en Languedoc et en Aquitaine). Parallèlement, des projets de villages de vacances sur la Côte d'Azur regroupent les habitations selon le modèle maghrébin (Port-la-Galère par Couelles) ; ou parfois, en Bretagne, dans un esprit onirique (le village de Beg-Meil) ; à noter également, dans la tradition des chalets Napoléon III, les groupements de maisons de bois des Landes (Lacanau) qui se prolongent aujourd'hui avec bonheur. À partir de 1965 apparaissent les marinas nées de l'essor du yachting, qui peuvent adopter le genre traditionaliste (Port-Grimaud) ou moderniste (Baie-des-Anges). On note aussi quelques tentatives de commercialisation d'unités mobiles préfabriquées qui annoncent dès 1970 les mobil-homes de nos dernières années.

La deuxième partie de l'ouvrage, « Formes et décor de la villégiature », illustre au moyen d'exemples recensés par les équipes régionales de l'Inventaire les spécificités et les continuités observées par B. Toulhier dans l'historique : celles de l'urbanisme balnéaire ; des promenades aménagées en front-de-mer ; des architectures publiques (mairies, églises, gares, piscines) ; du mode d'exploitation des sites spectaculaires ; du genre pittoresque éclectique ; des modernités successives de l'Art Nouveau et du modernisme teinté de néo-classicisme ; comme des régionalismes normand, bretons ou basques ; des méditerranéisme grec, palladien ou maghrébin ; puis de la modernité radicale. Sont aussi passées en revue les spécificités fonctionnelles : établissements de bains, casinos, clubs sportifs, hôtels et palaces ; châteaux-sur-mer, grandioses et parfois cocasses ; et mêmes les hôpitaux, sanatoria et autres colonies sanitaires. Enfin les jardins, réhabilités récemment sur la Côte d'Azur, font l'objet d'un dernier chapitre enchanteur.

Le troisième volet de l'étude propose une série de « monographies emblématiques ». La thématique adoptée pour cette partie, c'est « l'éphémère pour principe » et B. Toulhier, l'auteur de l'introduction, fait observer le danger des récentes protections Monuments Historiques qui cristallisent cet éphémère. Sont étudiés les cas suivants : Le Tréport, station ambitieuse restée malencontreusement en panne ; Hossegor

qui a conservé une parfaite cohérence architecturale ; La Grande-Motte, emblème des trente Glorieuses, devenue aujourd'hui une ville d'habitat permanent de retraités. On étudie ensuite le rôle qu'ont tenu dans les villes de Dieppe et de Biarritz leurs casinos reconstruits plusieurs fois et qui assurent aujourd'hui encore dignement leur fonction ; à Monte-Carlo et Nice, les casinos se développent en permanence et s'enrichissent comme des organismes vivants (à Nice, le casino subsistera jusqu'en 1944) ; à Royan, les bombardements ont détruit un casino éclectique pour faire place à une rotonde dont la modernité s'inspire du Brésil moderne. Enfin à Nice, le Negresco demeure un caravansérail de luxe. En fait d'éphémère, il semble bien que les continuités s'imposent plus nettement que l'éphémère en milieu balnéaire...

Les riches annexes documentaires étudient les sources historiques disponibles (publicités, guides touristiques, programmes de réjouissances) et proposent un répertoire historique des casinos classés par région ainsi que des cartes localisant les communes recensées par l'Inventaire Général au titre du patrimoine balnéaire, ce qui permet d'observer les zones, Bretagne et Languedoc, qui ont été bien étudiées par des chercheurs indépendants (D. Le Couëdic et J.-F. Pinchon). Suit enfin une grosse bibliographie (sources et études récentes) et deux index.

L'illustration abondante et explicite et d'une qualité somptueuse, fait de ce gros volume, savant par les notes (commodément présentées en bordure de page), un ouvrage séduisant et d'une consultation plus qu'agréable.

Françoise Hamon

## Villes

**Mathieu de LA CORBIÈRE (dir.), *Genève, ville forte*, Berne, Société d'histoire de l'art en Suisse, 2010, 26,5 cm, XXI-449 p., 342 fig. en n. et bl. et en coul. et 10 planches h.t., plans, cartes, schémas, 1 index (noms de lieux, de personnes et thématique). - ISBN : 978-3-906131-92-4, CHF 110.**

(*Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Genève*, t. III)

Pour le touriste moderne, le passé de ville forte de Genève ne s'impose pas plus que celui de toute autre capitale régionale européenne : la destruction quasi systématique des restes d'enceintes médiévales, puis celle des fortifications du XVIII<sup>e</sup> siècle, n'ont laissé que quelques vestiges de ce passé, dont certains enfouis et non accessibles. Une monumentale publication, menée sous la direction de Mathieu de

La Corbière et consacrée à *Genève, ville forte*, vient de combler le vide laissé par ces destructions systématiques qui ont permis de construire la ville moderne, en offrant une lecture diachronique extrêmement documentée du passé de cette cité, de l'Antiquité jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

L'habitat se fixa sur une colline de sables et de graviers déposée il y a environ 15000 ans à la suite de la fonte des glaciers au sud du lac Léman ; un *oppidum* et un pont y étaient signalés par Jules César dans la *Guerre des Gaules*. Mais c'est à Nyon que fut implantée une colonie de vétérans à laquelle fut soumis le *vicus* de Genève ; ce dernier n'obtint le statut de *civitas* que dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, en même temps que s'y implantait un siège épiscopal. Genève vécut une période en tant que capitale du royaume burgonde, puis, après l'annexion par les Francs en 534, revint au rang de cité secondaire. L'enceinte maçonnée est mentionnée en 563, alors que les bas quartiers avaient été anéantis par un raz-de-marée provoqué par l'éboulement d'une montagne dans le Rhône. Est-ce de cette époque que datait l'enceinte maçonnée primitive de la ville ? La question reste délicate à trancher : après une analyse méticuleuse des restes mis au jour par l'archéologie, des indices épigraphiques comme des indices textuels, M. de La Corbière demeure dans une prudente réserve, manifestant néanmoins une tendance à attribuer la construction de l'enceinte au début du VI<sup>e</sup> siècle, sous le règne du dernier roi Burgonde Gondebaud. Il semble que la muraille qui ceignait la ville haute était doublée plus bas par un mur formant une sorte de braie, attesté au moins sur la face nord, pour des raisons tant défensives qu'hydrauliques.

Cette enceinte demeura jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle sans changements autres que des restaurations ; en revanche, à partir du second quart de ce siècle commença une nouvelle ère. Ce fut d'abord le remodelage urbain et la création d'une nouvelle artère commerçante dans la ville haute ; elle fut accompagnée par la construction du château des comtes de Genève, établi au sud-est de l'enceinte, et agrandi dans un contexte de tensions entre l'évêque souverain sur la ville et les comtes qui finirent par obtenir le statut d'avoués et de détenteurs d'une partie du pouvoir civil. Ce château consistait essentiellement en une grosse tour rectangulaire que les auteurs considèrent comme d'inspiration zähringienne en référence aux constructions des comtes de Zähringen, entourée par une double chemise ; il contrôlait la porte dite du Château, attribuée jusqu'à présent à l'époque romaine ou aux Burgondes, et redatée par les auteurs du XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle seulement. Si tel était le cas, elle aurait utilisée des claveaux de remploi.

Dans les luttes d'influence entre comtes de Genève, évêque et chapitre cathédral, luttes auxquelles ne tardèrent pas à se mêler victorieusement les comtes de Savoie au XIII<sup>e</sup> siècle, l'enceinte se développa progressivement pour englober de nouveaux quartiers au nord, à l'est et à l'ouest. Mais la construction de ces nouvelles fortifications fut très progressive, marquée par des à-coups en fonction des conflits entre comtes de Genève et comtes de Savoie, ou entre comtes de Savoie et Dauphins. Dès le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, le château des comtes de Genève avait été désaffecté, et le palais des évêques demeura, avec leur hôtel de Longemalle, le seul monument seigneurial marquant la ville ; en revanche, de nombreuses maisons patriciennes à grande salle et tour s'édifièrent à mesure des extensions urbaines. On ne cherchera pas ici à résumer l'écheveau historique complexe et quelque peu tâtonnant qui marqua le développement de la ville et la fixation de ses enceintes, sur la rive gauche d'abord, puis sur la droite, de l'autre côté du château de l'Île fortifié au XIII<sup>e</sup> siècle ; ce qu'on en retient, en définitive, est le fait qu'à aucune époque au Moyen Âge, Genève ne disposa d'une enceinte continue, édiflée d'un seul jet, sans doute du fait de la situation extrêmement imbriquée des pouvoirs juxtaposés dans la ville et sa banlieue.

Le XV<sup>e</sup> siècle fut une période d'adaptation à l'artillerie, de façon rapide pour l'armement, mais plus timide en matière d'investissements lourds ; néanmoins, les enceintes furent dotées de boulevards, et les tours adaptées à l'usage des armes à feu à compter du milieu du siècle. Mais c'est à partir des années 1530 que se produisit une véritable mutation dans l'évolution urbaine, déterminée par l'enserrement de la ville dans un corset de fortifications bastionnées qui n'allait cesser pendant plus de trois cents ans de s'amplifier. Les réformes politiques et religieuses qui conduisirent Genève d'une part à instaurer le culte protestant, et d'autre part à constituer une République alliée aux cantons suisses, eurent des conséquences considérables : en effet, c'est à cette époque que naquit le projet inaccessible d'une ceinture hermétique à l'épreuve des armées les mieux équipées. On mit à profit l'émigration due à l'éviction des catholiques et le projet considérable de création d'un vaste glacis, en détruisant maisons et églises des faubourgs fut mené à bien.

Les campagnes de fortification se succédèrent alors sans discontinuer jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, absorbant des financements considérables dans une sorte de quête éperdue d'une optimisation des défenses, le point d'orgue en étant le projet grandiose de Guillaume le Vasseur des Rocques, directeur général des fortifications des Pays-Bas, qui fut mis en œuvre durant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La description de ces trois siècles de fortification bastionnée de la ville de Genève constitue une véritable chronique politique de la République, et de la difficulté de ses organes dirigeants à choisir des options stables dans le temps ; on demeure sidéré par le nombre d'expertises et contre-expertises qui se succédaient après chaque étape d'un projet, conduisant souvent à des remises en cause des options de celui-ci, et au démarrage d'un nouveau projet qui devait suivre les mêmes avatars. À vrai dire, seule la dernière phase, celle du projet des Rocques, fut la plus stable ; menée à bien par l'ingénieur de Pradès de La Ramière, elle fut curieusement la moins contestée, alors qu'elle était surdimensionnée par rapport aux capacités défensives réelles de la ville : là où elle eût nécessité au minimum 9000 hommes pour assurer le service de l'ensemble de la couronne bastionnée, des demi-lunes et contregardes, la République parvenait avec bien de la peine à en aligner 6000, la plupart n'étant que des civils à peine formés...

Après la difficile période de l'annexion française, où les édiles furent totalement dépossédés des questions relatives à la fortification, la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle fut animée par un grand débat sur l'utilité des fortifications et de leur maintien. Mais ce n'est qu'après la révolution de 1848 et l'instauration du régime dirigé par James Fazy que fut décidée, en 1849, la politique de table rase qui aboutit à la destruction totale de l'ancien corset qui enserrait la ville et empêchait son développement. Les bastions disparurent, leurs fossés laissant place à de larges boulevards pour la circulation ; pour autant, seules les superstructures ont été rasées, et l'on retrouve dans certaines caves les maçonneries parfois imposantes d'anciens ouvrages, ou encore les galeries de contremines percées sur des kilomètres suivant le projet de Rocques, dont seuls des fragments ont été reconnus.

On ne s'attardera pas sur les dernières péripéties du plan d'urbanisme genevois, désormais libéré du corset fortifié, qui furent marquées par des débats animés et difficiles entre partisans d'un renouveau faisant table rase de l'histoire et tenants d'une conservation des formes héritées du passé ; retenons l'évocation fort intéressante des abris antiaériens construits à la veille de la Seconde Guerre mondiale, dernier avatar d'une fortification – cette fois passive – qui n'eut pas à servir, d'ailleurs.

On pourrait craindre que ce livre volumineux, densément écrit, soit fastidieux à lire ; ce n'est pas le cas, grâce à une articulation vivante du texte alternant l'histoire urbaine, celle des fortifications, celle du financement, de la maîtrise d'œuvre et de la mise en défense, enfin les répertoires d'ouvrages maçonnés, avec pour chacun d'eux une notice historique et une

description lorsque l'iconographie ancienne le permet. Des plans extrêmement clairs et pédagogiques ont été dressés, dont dix planches hors-texte groupées en deux cahiers montrant de façon lumineuse l'évolution des fortifications ; à cela s'ajoute une iconographie hors pair, avec une reproduction quasi systématique de la documentation ancienne concernant les enceintes fortifiées (épigraphie, vues anciennes, plans et coupes d'ouvrages, plans archéologiques et relevés modernes, photographies anciennes). Enfin, un index très complet termine cette somme remarquable consacrée à la cité de Genève.

Jean Mesqui

**Marcel GRANDJEAN et al., Avenches. La ville médiévale et moderne. Urbanisme, Arts et Monuments, Avenches, Fondation de la cité d'Avenches, 2007, 28,5 cm, 2 vol., 564 p., 750 fig. et ill. en n. et bl. et en coul., cartes, plans, index - ISBN : 978-2-9700-4323-2, CHF 85.**

(*Documents du musée romain d'Avenches*, 14)

Les vestiges de l'antique cité d'*Aventicum* ont éclipsé Avenches, intéressante petite ville suisse médiévale et des Temps modernes. C'est à celle-ci que rend justice le très considérable ouvrage du professeur Marcel Grandjean, paru en 2007, mais qui mérite assurément une recension, fût-elle tardive. C'est en effet un modèle de ces portraits, attentifs, vivants et complets des petites villes qu'affectionne de dresser le grand chercheur helvétique et dont il a déjà donné plusieurs exemples, comme ses monographies de Coppet et surtout de Lutry. On y sent palpiter une dilection très particulière pour le site et la ville, et une profonde sympathie pour ses habitants et pour les hommes de l'art qui en ont bâti les édifices. Une certaine mélancolie perce aussi devant l'affadissement, pire la dénaturation du paysage, imputables à une prise de possession du sol par les métastases des villas, et devant les atteintes multiples portées à l'harmonie urbaine par la méconnaissance du petit patrimoine et la banalisation du traitement des façades, qui sacrifient sans mesure à un fonctionnalisme soumis à des normes techniques, et changeantes. La mémoire de l'auteur, qui découvrit un bourg encore en équilibre entre ruralité et urbanité au sortir des années 1940, et son effort pour faire parler les textes et les images parviennent à ranimer le parfum d'un monde disparu, dont il ne cèle pas les duretés et les imperfections, mais dont la saveur sert de toile de fond, et parfois de clef, pour une meilleure compréhension des siècles révolus : au milieu des très minutieuses références à toutes les entreprises urbaines, y compris les plus

modestes, au détour de la description d'un poids public ou des fontaines, vibre la vie retrouvée d'une microsociété, comme est restituée l'action permanente du corps de ville pour l'administration, la défense, le bien-être, puis l'embellissement de la ville.

On le voit, cet ouvrage ne laisse pas indifférent. Pourtant, il est d'une érudition parfaite, parfois envahissante, qui plus d'une fois s'attache plus à tous les détails des transformations d'un bâtiment qu'à l'analyse de son programme, tout en étant très attentif au traitement des façades. Il reste que les découvertes y sont nombreuses et incitent à placer *Avenches* au rang des « encyclopédies monographiques ». Il s'ordonne principalement par thèmes, mais avec une logique succession chronologique au sein de chacun d'eux.

L'entrée en matière, magnifique et originale, consacre un chapitre entier (« Un site unique à redécouvrir ») à une compréhension profonde du génie des lieux – une colline sans exceptionnelle grandeur – et à l'insertion de l'agglomération dans le paysage. D'exceptionnelles « vues d'ensemble », prises des airs ou au sol, lointaines et rapprochées, des plans anciens et des tableaux composent une initiation heureuse.

Le médiéviste fera son miel des développements sur l'histoire de la fondation urbaine, ainsi que sur les édifices, tel l'amphithéâtre et sa tour romane. Campée à l'extrémité orientale de l'amphithéâtre, la tour habitable, construite par l'évêque au XI<sup>e</sup> siècle, surélevée et merlonnée en 1251, est maintenant isolée. Or, elle appartient à un état du site bien antérieur à la fondation de la ville neuve et ne peut se comprendre que mise en relation avec le « Vieux bourg », agglomération diffuse développée à son pied, dans une autre partie de la ville antique et sans doute autour de l'église paroissiale Saint-Martin (carte p. 38) : celle-ci, hors de la ville neuve, resta toujours administrativement le pôle religieux, malgré son excentrement. L'ensemble, tour et monument romain, est attesté dès 1346 comme « bourg-refuge », équivalent du *ressat*, traduction locale du *receptum*, basse-cour accueillant en cas de danger les habitants du ressort du château. Cependant, M. Grandjean laisse ouverte la question de savoir si cette fonction ne succédait pas à un état plus urbanisé : l'amphithéâtre n'était-il pas à l'origine la partie close d'une agglomération plus étendue, comprenant le « Vieux bourg », à l'image de situations mieux connues pour Nîmes et Arles ? Les sources et des dessins attestent de l'existence jusqu'en 1825 d'un mur en petit appareil qui surmontait les vestiges de l'amphithéâtre et constituait une courtine. Là, comme ailleurs, le primat donné au dégagement rapide des ruines antiques a détruit les traces des

occupations du haut Moyen Âge, voire du Moyen Âge central.

Quant à l'urbanisation, l'histoire des causes retrace l'affrontement entre les Savoie et les Habsbourg, qui incita l'évêque de Lausanne, pris en tenaille, à fonder une ville pour garantir ses possessions les plus septentrionales (avant que Leurs Excellences de Berne ne tirent les marrons du feu et conquièrent la ville en 1536) (carte p. 42). C'est chose faite un peu avant l'octroi des franchises de 1259. Avenches fait partie de ces petites villes (*Zwergstädte*) qui pullulent sur le plateau suisse et aux abords du lac Léman : en dépit de sa faible population, toujours bien inférieure à 1000 habitants, ce fut une vraie ville, notamment au regard de sa composition socio-professionnelle et de l'architecture de ses maisons. L'analyse détaillée de son plan met en lumière une inspiration complexe : elle répond aux canons de l'urbanisme zähringien, si puissant dans la haute et moyenne vallée rhénane, mais dans sa variante vaudoise, adaptés à un site de colline et à la présence d'un premier quartier préexistant. Le lotissement obéit à un système parcellaire (les *chesaux*, de *casalia*), avec « ruelles punaises » à l'arrière. Un des traits majeurs en est la large rue-marché centrale.

En matière d'architecture civile, la vaste emprise des demeures nobles est saisissante : elles composent un vrai quartier aristocratique, dont les demeures sont attestées dès le XIV<sup>e</sup> siècle et qui dure, sans être matériellement séparé du reste du bourg. Les investigations archéologiques, encore insuffisantes, ont pourtant déjà révélé des parties datant de cette époque. D'autres aperçus documentent les composantes de ces hôtels jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle (notamment une très belle tour d'escalier), et du château : les parties qui relèvent de la « Renaissance neuchâteloise », sont d'une facture chargée, non sans puissance, et le monument est un témoin important de ce style dans la région.

Au sein du patrimoine religieux, on distinguera les vestiges de l'église romane Sainte-Marie-Madeleine, avec un parti de piles cruciformes composées, très originales : sous l'intrados de l'arc conservé s'insère un gros tore retombant sur une colonne engagée, d'un type très peu répandu. L'église fut transformée en temple, auquel une reconstruction du XVIII<sup>e</sup> siècle donna une belle ampleur : le monument est un des beaux édifices du culte protestant en Pays de Vaud, couvert d'un plafond à caissons, qui a conservé sa chaire, les boiseries et le buffet d'orgues contemporains de la construction.

La belle série des maisons et des bâtiments publics des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles compose un ensemble d'une qualité surprenante dans un aussi petit bourg. L'auteur les décrit avec

beaucoup de soin et une affection qui égale l'application que mit le « magistrat » de la ville à « déruraliser » la grande rue, en encourageant, contre argent, le remplacement des bâtiments agricoles par des immeubles d'habitation et l'érection de belles façades en pierre de taille.

L'ouvrage est abondamment illustré et pourvu de cartes, de plans et de reproductions de documents anciens et de relevés qui apportent un concours très appréciable à la perception des caractères de l'urbanisme et des monuments. Si le rassemblement des notes à la fin du second volume est un désagrément, car il oblige à tenir sous la main simultanément les deux volumes, en revanche l'index, fort nourri, est un outil de recherche appréciable. Cette grande monographie est tout à la fois un monument d'érudition et le mémorial d'une petite ville du Pays de Vaud. On ne peut qu'être admiratif devant un tel labeur et en savoir gré aux auteurs.

Pierre Garrigou Grandchamp

## Architectes

**Sabine FROMMEL (dir.) avec la collab. de Flaminia Bardati, *Primatice architecte*, Paris, Picard, 2010, 27 cm, 352 p., 263 fig. en n. et bl., XXIII fig. h. t. en coul., 2 index : des noms et des lieux. - ISBN : 978-2-7084-0854-8, 75 €.**

(*De Architectura*)

L'œuvre architectural du Primatice est une histoire admirable, mais remplie d'embûches et dont les plus beaux épisodes sont parfois très proches de l'incertain. Si l'historiographie n'a vu pendant longtemps en Francesco Primaticcio que le peintre, le décorateur et le scénographe de génie des Valois, on apprécie bien autrement aujourd'hui le parti très original du « palais de la Grotte » à Meudon, l'intelligence raffinée et un peu désinvolte des interventions du maître à Fontainebleau, ou encore son sens quasi épidermique des parements de façade, autant de traits qui suffiraient à le ranger parmi les très excellents architectes de son temps. Dans le sillage de la grande exposition *Primatice*, est parue en 2005, sous la direction de Sabine Frommel, la première monographie complète sur le sujet (*Francesco Primaticcio architetto*, Milan, Electa, 2005). Les travaux des meilleurs spécialistes étaient déjà réunis dans ce bel ouvrage collectif, luxueusement illustré et documenté avec soin grâce à l'excellent système de fiches (*schede*) pratiqué par la maison Electa. Il faut donc se réjouir de la récente publication aux éditions

Picard d'un livre similaire qui reprend, dans leur version française, les principaux essais sur l'œuvre du Primatice en France, y compris les annexes réunies par F. Bardati (anthologie de textes concernant les travaux du Primatice, mais un seul document d'archives réédité). Ce *Primatice* en français se distingue donc du volume italien par son propos qui est resserré sur les créations françaises, même s'il envisage le travail de l'architecte dans tous ses aspects en incluant par exemple l'ordonnance architecturale du décor de la galerie d'Ulysse à Fontainebleau. On regrette que la publication française n'ait pas pu reprendre le corpus de fiches documentaires, particulièrement utile pour une étude approfondie des édifices et de leurs sources iconographiques. Mais l'ouvrage s'enrichit de nouvelles propositions de S. Frommel, en particulier sur la chapelle de Diane de Poitiers à Anet, de deux petites études dans lesquelles V. Droguet et D. Cordellier présentent leurs récentes découvertes, ainsi que d'une version beaucoup plus nourrie du bel article de F. Bardati sur la fortune critique du Primatice.

Il faut reconnaître que le livre en lui-même, en dépit de sa richesse, a quelque peu souffert de ces remaniements. En revendiquant une réelle diversité d'approches qui visait à cerner au plus près l'artiste sous ses multiples facettes, l'édition italienne parvenait à justifier les nombreux écarts et les redites qui ne pouvaient manquer d'apparaître d'un article à l'autre. Celles-ci sont plus sensibles dans le volume français, qui se recentre naturellement sur les travaux de S. Frommel et a tendance à marginaliser les autres contributions. Ainsi, la belle étude de Jean Guillaume, consacrée aux recherches des architectes français durant les années 1540-1570, ne fait pas vraiment le lien avec l'œuvre du Bolonais, alors que la question des sources françaises dans l'inspiration du Primatice est loin d'être épuisée par les autres articles. Inversement, la réflexion de Christoph Luitpold Frommel sur les sources de la Rotonde des Valois, semble souvent redondante par rapport au chapitre de S. Frommel sur l'œuvre religieuse du Primatice.

Malgré ces quelques défauts de composition, le livre se recommande naturellement pour la qualité des études réunies, à commencer par la biographie raisonnée du Primatice, établie par D. Cordellier, dont la lecture est indispensable pour comprendre le parcours du maître et la place de l'architecture dans ses multiples travaux. Dans une belle étude mais qui reste un peu isolée au sein de la publication, Monique Chatenet évoque les séjours des derniers Valois au château de Fontainebleau dont elle retrace l'évolution au gré des préoccupations des souverains et des besoins de la cour. Le corps de l'ouvrage est occupé par cinq longs chapitres dans lesquels S. Frommel envisage, chantier après chantier, l'ensemble des

expériences architecturales du Primatice. L'auteur défend un parti délibérément « esthétique » qui vise à ressaisir à partir de l'œuvre connu, supposé ou restitué, la personnalité de l'artiste, son langage architectural et ses modèles. Sachant que bon nombre de constructions ont aujourd'hui disparu et qu'on conserve très peu de dessins d'architecture de la main du maître, l'enquête est une vraie gageure comme le souligne l'auteur en introduction. Mais elle prend aussi une tournure spéculative dès lors que l'auteur entend retrouver les indices d'un langage architectural dans les « architectures imaginées » des dessins préparatoires à des compositions peintes, quand elle prend appui sur des restitutions virtuelles pour raisonner sur les origines ou les spécificités des inventions du Primatice, ou bien lorsqu'elle propose d'attribuer au maître de nouveaux projets pour Chenonceau ou Saint-Germain-en-Laye sur la seule observation des projets publiés de Du Cerceau (p. 241-242). Lorsque la démarche est aussi audacieuse, la critique est plus que jamais nécessaire pour que les propositions de l'auteur ne soient pas faussées et qu'elles conservent jusqu'au bout, dans l'esprit du lecteur, leur statut et leur valeur d'hypothèses. Il convient donc d'aborder les travaux de S. Frommel comme de véritables essais pour que cette discussion soit possible et la critique pertinente.

La force principale de la recherche de S. Frommel réside dans le grand effort de restitution, mentale et graphique, qui porte l'ensemble de son projet (voir l'introduction, p. 29-30). Les chapitres sur les bâtiments de Meudon ou de la rotonde des Valois s'accompagnent ainsi de nombreuses restitutions graphiques (parmi lesquelles se détachent les merveilleux dessins de Christophe Bourel Le Guilloux) qui, dès lors qu'elles mentionnent explicitement leurs sources, constituent un progrès majeur dans la réflexion sur l'œuvre du Primatice. Non que ces dessins aient le pouvoir de ressusciter, ni même de nous faire connaître en vérité ce qui a définitivement disparu. Ces documents de travail doivent être reçus comme des images d'interprétation, dictées par le parti que les auteurs ont bien voulu définir à partir des sources à leur disposition. Sachant que les représentations anciennes de la grotte de Meudon et de la rotonde de Saint-Denis étaient nombreuses, mais imprécises et souvent contradictoires, les auteurs se sont tournés avec raison vers les planches infiniment plus soignées du recueil d'architecture de Jean Marot, bien qu'il s'agisse d'une publication tardive et peu homogène qui offre en général plusieurs variantes pour le même édifice, ce que confirme la documentation sur les œuvres du Primatice. Un examen plus poussé des sources aurait donc été utile, tout au long du commentaire, et aurait peut-être évité que le doute

ne naisse parfois – à tort ou à raison – dans l'esprit du lecteur.

Ainsi, dans le traitement des terrasses et du jardin inférieur de Meudon, les sources font apparaître de nombreuses contradictions (p. 123-124) qui pourront laisser songeur quant à la responsabilité réelle du Primatice dans la version la plus monumentale du projet décrit par Marot. Quant à la restitution de la rotonde des Valois, le modèle proposé est en lui-même un projet très séduisant, dont S. Frommel souligne à juste titre la parfaite cohérence architecturale, doublée d'une plasticité et d'une rythmique admirables qui s'accordent assez bien à ce que l'on sait des travaux du Primatice à Dampierre et à Fontainebleau. De ce point de vue, nous ne sommes pas loin de penser avec l'auteur que l'édifice, *ainsi achevé*, aurait été le chef-d'œuvre du maître et l'une des inventions les plus complexes de la Renaissance dans la réflexion des architectes sur le plan centré. Il faut pourtant souligner le caractère hypothétique de cette restitution qui, en l'état actuel des connaissances, nous apparaît plutôt comme la vue idéalisée d'un projet dont l'attribution au seul Primatice n'a pas encore été démontrée. Loin de nous la volonté de critiquer le rôle de l'imagination dans cette étude, ni celle de la conviction personnelle qui sont deux facultés essentielles de la recherche historique, y compris dans le domaine de l'architecture. Mais les connaissances actuelles sur la rotonde des Valois ne permettent pas d'établir une restitution fiable de l'édifice, et encore moins de définir avec certitude le parti voulu par Primatice. Par ailleurs, on ne saurait exclure a priori la possibilité d'une évolution du projet initial, en particulier lors de la nomination en 1572 du (grand) architecte Jean Bullant à la surintendance de la sépulture royale. S. Frommel a raison de souligner qu'aucun élément ne permet de reconnaître la réalité d'une telle intervention (p. 197) ; mais la cohérence de la restitution ne peut être utilisée par l'auteur pour prouver l'homogénéité du bâtiment construit et décider ainsi de l'entière paternité du Primatice. Là encore, on s'étonne du glissement qui s'effectue dans l'analyse des sources (et dont dépend tout le commentaire) lorsque l'auteur croit reconnaître – à tort ou à raison ? Les documents actuels ne permettent pas de statuer – le « projet primitif » du Primatice derrière la première version du monument publiée par Marot (p. 203). Dès lors, on ne sait plus très bien ce qu'il faut penser du dôme représenté sur la gravure, pour lequel S. Frommel formule deux hypothèses entièrement opposées en proposant d'y voir soit un projet de Du Cerceau, soit une invention de Marot (p. 206). Sa restitution ne prévoit pas de dôme, mais elle montre une coupole (indiquée par Marot et confirmée par l'un des devis de mai 1582) qui est aussi surmontée

de gradins comme au Panthéon et coiffée d'un lanternon. L'ensemble confère à l'édifice un caractère très antiquesant, qui est séduisant et s'accorde bien avec certains aspects de la culture du Primatice, mais qui est en grande partie le fruit d'une reconstitution.

Avec l'article déjà cité de F. Bardati et celui de C. L. Frommel sur les sources architecturales de la rotonde des Valois, la dernière section du livre présente une étude très complète de V. Droguet sur l'ancienne porte fortifiée de la Grande basse-cour de Fontainebleau ainsi qu'une enquête, signée par C. Bourel Le Guilloux et C. Morin, sur la circulation des matériaux issus de la démolition des édifices du Primatice. Le dossier s'enrichit de deux récentes découvertes, l'étude d'une cariatide retrouvée de la fontaine d'Hercule à Fontainebleau (V. Droguet) et la présentation d'un projet de jubé dessiné par Primatice (D. Cordellier).

Emmanuel Lurin  
Université Paris IV-Sorbonne

**Christian TAILLARD, Victor Louis (1731-1800). Le triomphe du goût français à l'époque néo-classique, Paris, PUPS, 2009, 28 cm, 495 p., 218 fig. en n. et bl., XXXII pl. en coul., index des noms de personnes. - ISBN : 978-2-84050-614-0, 40 €.**

Pour une fois, avoir beaucoup bâti en province n'aura pas desservi un architecte. Et avec le *Victor Louis* de Chr. Taillard, cette même province aura pleinement rendu hommage à la mémoire d'un artiste. Probablement aucun architecte du XVIII<sup>e</sup> siècle ayant œuvré hors de la capitale n'a été honoré d'une monographie aussi complète – biographie et analyse des œuvres – que Louis-Nicolas Louis dit Victor Louis. L'architecte doit cet hommage exceptionnel à sa longue relation avec Bordeaux dont le Grand Théâtre reste certainement le chef d'œuvre et le bâtiment le plus célèbre.

La première monographie consacrée à Victor Louis, due à Charles Marionneau, fut publiée dans la capitale girondine en 1881<sup>1</sup>. Puis, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, une suite ininterrompue d'études fut consacrée à des points particuliers de l'œuvre par les professeurs qui se succédèrent à la chaire d'histoire de l'art de l'Université de Bordeaux : François-Georges Pariset de 1956 à 1982, Daniel Rabreau de 1982 à 1984 et Chr. Taillard à partir de cette date. Ces travaux, souvent novateurs, constituaient une base solide sur laquelle ce dernier a fondé son propre travail. L'ouvrage publié aujourd'hui est le fruit d'une récolte impressionnante d'informations et de trouvailles dans les fonds d'archives.

Louis, personnalité précoce, débordante et optimiste, était doté d'une prodigieuse capacité et rapidité de travail. Ce fils de maître maçon parisien fut admis comme élève à l'Académie d'Architecture à moins de seize ans, se présenta au Grand Prix à dix-sept ans devant un jury incrédule et bénéficia de la pension romaine à vingt-quatre ans ; cependant, il fut exclu du Premier Prix pour ne pas avoir respecté les règlements. À Rome, sans surprise, il succomba à la fascination de Piranèse. Malgré sept candidatures, il n'entra jamais à l'Académie d'Architecture – fait qui ne cesse d'étonner (Chr. Taillard s'étend peu sur le sujet).

Très lié au milieu musical (il épousa la musicienne Marie-Emmanuelle Bayon et eut pour ami le compositeur André Grétry), très introduit dans les salons (on connaît ses relations orageuses avec Madame Geoffrin), Louis eut comme protecteurs le maréchal de Richelieu, le duc d'Orléans (Chartres) et le ministre Calonne.

Les qualités d'architecte peuvent sembler contradictoires : grand décorateur, il fut aussi un grand constructeur dont les prouesses furent admirées ; il expérimenta des techniques oubliées ou d'avant-garde ; il pratiqua la grandiloquence, ayant le sens de l'effet théâtral mais également le souci du choix des matériaux, de la précision et de la solidité de l'appareil.

À ses débuts parisiens, il s'imposa avec des décorations de fête (Fête de la Paix), la transformation « à la grecque » d'églises par le truchement du décor (chapelle des âmes du Purgatoire à l'église Sainte-Marguerite, chapelle de l'abbaye Notre-Dame de Bon Secours, rue de Charonne, aujourd'hui détruite). Il œuvra aussi pour le château royal de Varsovie, élaborant des projets grandioses de reconstruction et de décoration durant son séjour à la cour du roi de Pologne ou à Paris, les salons de la capitale servant alors d'intermédiaire entre le souverain polonais et l'architecte. Il fut le plus fécond créateur de salles de fêtes et de vaux-halls de son temps, le plus étonnant étant le cirque édifié au milieu du jardin du Palais-Royal. Enfin, Louis est l'homme des théâtres : outre le Grand théâtre de Bordeaux, il est l'auteur à Paris de l'actuelle Comédie-Française et d'une petite salle pour les spectacles de marionnettes au Palais Royal et à Londres d'un projet mégalomane évoquant le Colisée de Rome.

L'architecte se passionna pour le décor urbain à très grande échelle qu'il réalisa à Paris, au Palais Royal, et qu'il projeta à Bordeaux sur les terrains du Château-Trompette, un mirage qui l'occupa durant un quart de siècle et qui lui coûta beaucoup d'efforts en vain. Il aborda avec finesse le thème traditionnel de la place devant un monument, au château de Varsovie, au théâtre de Bordeaux, à l'église Saint-Éloi de Dunkerque.

Il est l'auteur de l'hôtel de l'Intendance à Besançon et de plusieurs beaux hôtels particuliers à Bordeaux, ainsi que de maisons de rapport. Outre plusieurs châteaux qu'il réalisa en partie, il élabora le grand projet pour celui du Bouilh (à Saint-André-de-Cubzac, Gironde), resté inachevé. Il modifia de façon monumentale l'église Saint-Éloi de Dunkerque et conçut la prestigieuse décoration du chœur de la cathédrale de Chartres. Fait exceptionnel dans le cadre français, il fut un grand inventeur d'escaliers.

Louis fut mêlé à la réalisation de nombreux lotissements, peut-être plus que ses confrères, mais avec un succès financier somme toute négatif. Enfin, il s'exposa fortement, contre ses propres intérêts, dans la campagne contre le déplacement des œuvres d'art d'Italie.

Chr. Taillard, dont le présent ouvrage est la thèse de doctorat (1991) refondue, traite de tout ceci avec une remarquable compétence dans tous les domaines concernés : métiers du bâtiment (vocabulaire et techniques de la construction), histoire de l'architecture et jugements critiques, etc. Il se livre, avec la plus minutieuse attention, à la description et à l'analyse des œuvres, à l'exposition des dessous de la création : la situation locale et les personnes en place, les collaborateurs, les opérations financières, les arcanes de spéculations souvent bien difficiles à démêler.

L'auteur rend justice à ce flux vital par un récit continu, à peine interrompu par quelques divisions. L'ouvrage est composé d'un « Préambule » qui dresse l'état de la question, une « Introduction » qui décrit les années de formation, de huit « Chapitres » qui traitent de l'activité professionnelle et de quatorze « Pièces justificatives », d'une bibliographie et d'un index des personnes des plus complets ; il manque cependant un catalogue de l'œuvre, une annexe toujours très précieuse. Les chapitres sont développés et exigent du lecteur un effort de longue haleine : des subdivisions ou des sous-titres auraient facilité la lecture (la table des matières détaillée ne les remplace pas totalement). Le *Victor Louis* de Chr. Taillard est un livre d'avantage à lire qu'à consulter ou à regarder. En effet, la qualité des reproductions laisse à désirer ; il est parfois impossible de suivre sur l'image ce que l'on vient de lire. Naturellement, le lecteur aimerait toujours plus d'images, ce que l'éditeur ne peut offrir ; pour ma part, je déplore l'absence de reproduction du projet de Nicolas François Lhote pour le théâtre de Bordeaux et de la restitution du plan d'ensemble du château du Bouilh tel que Louis l'avait projeté. Le lieu de conservation des dessins reproduits est souvent difficile à établir. Malheureusement, le fonds des dessins de l'architecte, acheté par la Ville de Bordeaux, a été en grande partie détruit dans l'incendie de l'hôtel de ville.

Une dernière petite remarque : le nom de Werner Oechslin est toujours mal orthographié (Oeschlin !).

L'ouvrage rend compte à merveille des qualités professionnelles de l'architecte, de son originalité ; ainsi, on reste fasciné par cette machine compliquée qu'est le Grand théâtre. Le « goût français » invoqué dans le titre, que Louis a illustré peut-être mieux qu'aucun de ses contemporains, est celui du détail orné, traditionnel depuis Louis XIV, ce qui, vers la fin de sa carrière, en fit un retardataire et il fut souvent décrié à cause de son goût pour le décor.

Mais désormais, après Gabriel, Boullée et Ledoux, aucun autre grand architecte de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ne peut se vanter d'être honoré d'une monographie aussi complète, aussi étonnante. L'ouvrage de Chr. Taillard se lira également avec le plus grand profit pour comprendre les dessous de l'architecture à la fin de l'Ancien Régime : organisation du chantier, histoire des commandes, politique, manœuvres et intrigues, finances hasardeuses, tout y est.

Jörg Garms  
Université de Vienne (Autriche)

1. Charles Marionneau, *Victor Louis. Architecte du théâtre de Bordeaux. Sa vie, ses travaux et sa correspondance 1731-1800*, avec ... le fac-similé d'une lettre autographe, Bordeaux, Imprimerie G. Gounouilhoul, 1881.

## Vitrail

**Daniel PARELLO, *Die mittelalterlichen Glasmalereien in Marburg und Nordhessen, unter Verwendung von Corarbeiten von Daniel Hess, Berlin, Deutscher Verlag für Kunstwissenschaft, 2008, 31,5 cm, 687 p., 645 fig. en n. et bl. dans le texte, 388 fig. en n. et bl. h. t., plans, schémas, 3 index : iconographique et des sujets, des personnes, des lieux.* - ISBN : 978-3-87157-224-1, 128 €**

(*Corpus Vitrearum Medii Aevi, Deutschland III/3*)

La publication du second volume d'étude des ensembles vitrés de la région de la Hesse, confié aux soins de D. Parello, vient combler une lacune importante dans la série des volumes du comité allemand du *Corpus vitrearum*.

En effet, malgré les travaux d'Arthur Haseloff au début du XX<sup>e</sup> siècle (*Die Glasmalereien der Elisabethkirche in Marburg*, Berlin, 1907), plusieurs inventaires et travaux universitaires, notamment la thèse de Christa Wille soutenue en 1952 et portant sur les vitraux figurés de Hesse (*Die Glasmalereien der Elisabethkirche in Marburg*, Berlin, 1907), il

fallut attendre le début des années 1990 pour que débute véritablement le travail d'étude des vitraux anciens de la Hesse, prévu en trois volumes et confié tout d'abord à Daniel Hess. Celui-ci mena à bien le premier volet de la recherche, paru en 1999 et prenant en compte les régions de Francfort et de Mayence (*Die mittelalterlichen Glasmalereien in Frankfurt und im Rhein-Main-Gebiet*, Corpus Vitrearum Medii Aevi Deutschland III/2). Cet auteur commença à travailler sur le second volume, mais confia bientôt sa documentation à D. Parello à qui échet la responsabilité du deuxième tome. Depuis, le Comité allemand du *Corpus vitrearum* a mené à terme la publication complète des verrières de la Hesse avec le troisième volet consacré à la région de Darmstadt par Uwe Gast, publié en 2011 (*Die mittelalterlichen Glasmalereien in Oppenheim, Rhein- und Südhessen*, Corpus Vitrearum Medii Aevi Deutschland, III/1).

Suivant le modèle des autres publications de la même série, l'ouvrage se compose de deux parties, avec une solide synthèse historique incluant aussi l'exposition de plusieurs questions d'histoire de l'art relatives aux vitraux examinés. La seconde partie présente chacun des 36 édifices étudiés (pour 27 sites) avec une bibliographie particulière, une étude poussée des ensembles vitrés préservés suivie d'un catalogue des verrières avec une critique d'authenticité présentée selon les règles internationales définies par le *Corpus vitrearum*. L'ouvrage est encore enrichi d'une bibliographie générale et d'extraits des principales sources anciennes relatives aux vitraux. L'illustration est particulièrement abondante et soignée, avec plus de 600 figures couleur et noir et blanc reproduites dans le texte, une cinquantaine de relevés d'ornements, ainsi que près de 400 illustrations supplémentaires noir et blanc placées à la fin du catalogue.

Territoire morcelé, ouvert à de multiples influences, marqué par l'évêché de Mayence au sud et de grandes fondations monastiques remontant aux carolingiens telles que Fulda, Hersfeld et Lorsch, la province connut un véritable âge d'or lors du gouvernement des Thuringiens, alliés aux Hohenstaufen. C'est dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle que Marbourg prit une importance décisive, encore renforcée à la mort de sainte Élisabeth en 1231, canonisée dès 1235. Marbourg apparaît alors comme un centre culturel de premier plan, mais ce rayonnement s'arrête brutalement au milieu du siècle avec une grave crise politique. Le XIV<sup>e</sup> siècle, période d'apaisement de la lutte contre l'archevêque de Mayence, voit le déclin de Marbourg au profit de Kassel, nouveau centre politique et administratif, ainsi que d'Hersfeld, centre commercial de première importance. La grande peste freine cependant son essor et D. Parello note l'installation

à cette époque de verrières à l'iconographie teintée d'antisémitisme, en écho à la situation des Juifs dans la cité (Hersfeld, verrières dispersées provenant de la nef de la Stadtkirche). Ce n'est qu'en 1405 que fut conclue une paix durable avec Mayence, mais le XVI<sup>e</sup> siècle fut une période de révoltes, la province basculant dans la réforme en 1527, tandis que plusieurs couvents furent alors convertis en hôpitaux.

Comme le souligne avec pertinence l'auteur, cet espace ouvert sur les régions du Rhin, mais aussi du sud et du nord grâce à d'importantes routes commerciales, en proie à une instabilité politique chronique, lié à la Saxe, la Westphalie et la Thuringe manque quelque peu d'unité artistique. Les nombreuses fondations religieuses de Hesse ont vraisemblablement reçu des vitraux assez tôt, comme en témoignent les éléments trouvés en fouilles à Fulda et datant de l'époque carolingienne. La région semble avoir constitué le réceptacle de multiples influences, principalement coloniales : les productions des ateliers de Haina au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle ne connurent guère de rayonnement et seul Marbourg semble pouvoir être qualifié de réel centre artistique au XIII<sup>e</sup> et encore au XIV<sup>e</sup> siècle.

Le chantier de la cathédrale de Marbourg, lancé dans les années 1230, occupe à juste titre une place primordiale dans l'ouvrage qui constitue ainsi la première étude complète de l'ensemble de la vitrerie de l'édifice, en s'appuyant sur les travaux de Monika Bierschenk pour l'examen des verrières « romanes », réalisées aux alentours de 1245-1250 (*Glasmalereien der Elisabethkirche in Marburg. Die figürlichen Fenster um 1240*, Berlin, 1991). L'auteur souligne les caractéristiques des deux ensembles vitrés, l'un dit « roman », localisé dans le chœur et le transept et attribuable à trois ateliers différents, présentant un mélange de tradition byzantinisante et de renouveau gothique. Les œuvres issues de ces ateliers témoignent de l'influence réelle du chantier de la cathédrale de Cologne et présentent des liens étroits avec plusieurs manuscrits et ensembles vitrés de basse Saxe et de Westphalie. L'examen attentif des verrières, ainsi que la connaissance du contexte historique et liturgique de la fondation, ont permis à D. Parello d'entreprendre une reconstitution du programme iconographique conçu pour le chœur, bouleversé lors de restaurations au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. La seconde campagne de vitrerie, entreprise dans les années 1300-1320 et confiée à deux ateliers principaux, porte encore l'empreinte des échanges artistiques avec Cologne, mais l'auteur attribue ces réalisations à des artistes implantés à Marbourg et non issus d'autres centres artistiques. L'auteur suggère ainsi que des peintres verriers coloniaux auraient pu venir travailler à Marbourg, puis des artistes du chantier de l'église de Sainte-Élisabeth auraient

à leur tour œuvré dans d'autres fondations, comme Haina (seconde campagne de travaux) et Wetter à la charnière du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle.

L'une des particularités des édifices religieux de la région est de posséder parfois des ensembles assez développés de grisailles ornementales, sans qu'il s'agisse pour autant d'une spécificité imputable à la congrégation religieuse ayant desservi tel ou tel lieu. D. Parello s'est ainsi attaché à l'étude des verrières ornementales de Marbourg et surtout celles de la fondation cistercienne de Haina dont il démontre les liens entre le décor vitré et la liturgie. Réalisée en deux campagnes, la première, vers 1250-1270, sans doute localement sous la conduite d'un certain frère Lupoldus dont la signature figure dans l'une des baies, la vitrerie de l'église de Haina montre une variété de motifs et de coloris étonnante. L'essor de ces décors en grande partie aniconiques semble lié à l'éclosion de livres de modèles de fenêtres à décor de grisaille ou d'ornements autour du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle, peut-être produits dans les monastères, puis diffusés.

Le XV<sup>e</sup> siècle semble avoir connu un renouveau avec l'accentuation des échanges interrégionaux, comme le suggère l'examen des retables produits à cette époque, mais peu d'ensembles vitrés sont suffisamment conservés pour permettre une connaissance approfondie des productions (citons tout de même le beau décor de l'église d'Immenhausen vers 1420-1430). La situation est malheureusement semblable pour le XVI<sup>e</sup> siècle où la Marienstiftkirche de Lich peut cependant s'enorgueillir d'avoir reçu des œuvres d'un collaborateur de Cranach, Hans Döring.

Avec ce volume, le Comité allemand du Corpus Vitrearum peut s'enorgueillir d'apporter une contribution majeure à l'étude des verrières figurées et décoratives médiévales.

Karine Boulanger  
Centre André Chastel

### Livres reçus

**Gérard GIULIATO (dir.), *Le « château de l'Avant-Garde » à Pompey. Tome I. Céramiques et verres du Moyen Âge et de la Renaissance*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2010, 29,5 cm, 251 p., [171] fig. et ill. en n. et bl. et en coul., plans, cartes. - ISBN : 978-8143-0029-3, 25 €.**

(Collection *Archéologie, espaces, patrimoines*)

Le château de l'Avant-Garde à Pompey, construit vers 1315, devenu château ducal en 1380 perdit sa fonction de forteresse pour celle de résidence après la réunification des duchés

de Bar et de Lorraine (1431). Il fut habité jusqu'en 1635, année de sa destruction par les armées royales. Ses ruines disparurent progressivement au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. De 1981 à 1989, une association de bénévoles dégaga les vestiges et recueillit, malheureusement sans méthode ni précaution, un important matériel archéologique.

Malgré ce handicap, la variété et la qualité du matériel exhumé justifient qu'ait été reprise et publiée l'étude scientifique sous la direction du professeur Giuliano. L'ouvrage offre une documentation inédite qui éclaire d'un jour nouveau la vie quotidienne de l'aristocratie lorraine à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance. Le plan de distribution du château, finement légendé, aide à suivre la démonstration.

Sont présentés dans l'ordre : la céramique architecturale (p. 17-114) en distinguant céramique de construction et céramique de poêle, la céramique culinaire (p. 115-198), les objets divers (p. 199-210) dont ceux liés à la parure et aux loisirs, la gobeletterie (p. 211-217) et le verre plat (p. 218-224).

La céramique de poêle constitue un des atouts majeurs de cette fouille. Cet ensemble, un des plus grands de la Lorraine étudié, est d'une richesse décorative et iconographique remarquables. Le chapitre, rédigé par Guillaume Huot-Marchand, présente de façon précise analyses et restitutions à partir de collages très soignés ; ces pages sont d'autant plus passionnantes qu'elles sont remarquablement illustrées.

**Dorothy F. GLASS, *The Sculpture of Reform in North Italy, ca 1095-1130. History and Patronage of Romanesque Period*, Farnham (G.B.) / Burlington VT (USA), Ashgate Publishing, 2010, 23,5 cm, XVI-280 p., [89]fig. en n. et bl., 2 cartes, 1 index (personnes, œuvres, lieux). - ISBN : 978-1-4094-0002-8 (hbk), 65 £.**

Depuis sa thèse sur la sculpture romane en Italie soutenue en 1983, Dorothy Glass n'a cessé d'approfondir le sujet, en se concentrant essentiellement sur les grands chantiers d'Émilie-Romagne. Elle nous livre une synthèse de son

parcours en débattant des problèmes de méthode. Elle dénonce surtout les méfaits de l'approche « positiviste » qui a longtemps prévalu, notamment dans l'interprétation des inscriptions de la cathédrale de Modène désignant Lanfranco comme l'architecte et Willigelmo comme le sculpteur, affirmation qui étonne un peu compte tenu de la richesse et de la diversité de l'historiographie italienne des dernières décennies. Comment peut-on dire, à propos de la cathédrale de Modène : « Yet there has not been a serious monographic study of that cathedral in more than forty years » au regard des importantes publications collectives dont elle a été l'objet ? Elle proclame dans l'introduction : « Thus, in the pages that follows, local sculpture takes precedence over names, and context over connoisseurship ». On l'aura compris : il s'agit surtout pour Dorothy Glass de faire entendre sa voix dans ce concert.

Après un premier chapitre sur la politique et la culture pontificale et un second (« The geography of power, the power of geography : Mantua and San Benedetto Po »), elle aborde le cas de l'abbaye bénédictine de Nonantola (« reframing history, debating theology »). Elle consacre les deux chapitres suivants à la cathédrale de Modène ; le premier traite de l'histoire et de l'historiographie, le second du programme, dans le cadre de la réforme religieuse (le terme de réforme grégorienne longtemps usité étant récusé). Le dernier chapitre porte sur les cathédrales de Crémone et Plaisance, dont la sculpture se situe dans la mouvance de celle de Modène (« Beyond the centre »).

On appréciera la bibliographie exhaustive sur le sujet qui clôt l'ouvrage.

**Jean FUSIER, avec la collab. de Patrick Corbet, *Corpus de la statuaire médiévale et renaissance de Champagne méridionale. Volume V. Cantons de Thiéblemont-Farémont et Vitry-le-François-Ouest et Est (Marne)*, Langres, éditions Dominique Guéniot, 2010, 29,5 cm, 191 p., fig. et pl. en n. et bl. et en coul., cartes, tabl. - ISBN : 978-2-87825-478-5, 32 €.**

L'entreprise lancée en 2003, se poursuit excellentement. Ce volume V établit l'existence

au début du XVI<sup>e</sup> siècle, d'une statuaire est-champenoise en bois, autonome vis-à-vis des ateliers troyens. Cette production se signale par une série de christs en croix, nombreux entre Saint-Dizier et Vitry-le-François, les « Christs du Perthois ». Dans un chapitre particulier (p. 29-47). P. Corbet en analyse le type formel et les conditions de la création, évoque les figures du calvaire qui les entouraient.

Ce volume se signale aussi par la qualité des illustrations. Elle n'est pas le fruit du hasard : toutes les précautions ont été prises pour obtenir ce résultat comme l'expose cursivement le photographe Didier Vogel dans une note technique liminaire dont on ne saurait trop conseiller la lecture.

**Iona IOSA, *Bucarest. L'emblème d'une nation*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, 25 cm, 265 p., 74 fig. en n. et bl., cartes, plans, index des noms de personnes. - ISBN : 978-2-7535-1269-6, 20 €.**

(*Art et société*)

En 1859, le royaume de Roumain, à peine constitué, fit de Bucarest sa capitale. S'en suivit une histoire dont l'architecte Iona Iosa retrace le développement dans un texte dense tiré de sa thèse (université Paris-Est, 2009). La première partie (« Monumentalité et nouveau portrait de la nation roumaine ») s'attache à la construction de la ville capitale, qui se développa non sans difficulté – comme le montre l'échec des plans d'urbanisme de 1921 et 1935. La seconde partie retrace l'histoire du Centre civique créé par la République Populaire Roumaine (1948) et agrandi sans interruption jusqu'à la chute du régime communiste en 1989. I. Iosa analyse finement les caractères de cette opération urbanistique et architecturale sans précédent – au prix de démolitions dévastatrices –, les formes de monumentalité choisies, expose les moyens financiers mis en œuvre. Elle donne les outils nécessaires pour comprendre la place du Centre civique dans la ville de Bucarest, « entre emblème et stigmat ». Les images grises qui ponctuent ce récit sont, pour une fois, presque acceptables, tant elles s'accordent à la noirceur de cette triste aventure politique et urbaine.

Les publications de la Société Française d'Archéologie  
sont diffusées par les Éditions Picard



**Éditions A. & J. PICARD**  
ÉDITEUR, DIFFUSEUR, LIBRAIRE  
depuis 1869

L'ARCHÉOLOGIE, L'ARCHITECTURE, L'HISTOIRE DE L'ART, L'HISTOIRE  
sont les domaines privilégiés des  
Éditions PICARD

*Catalogue général et avis de parution envoyés sur simple demande*

**LA LIBRAIRIE DE LIVRES ANCIENS ET MODERNES**

vous accueille du mardi au samedi  
de 10h30 à 13 h et de 14 h à 19 h

Archéologie	Beaux-Arts
Histoire	Régionalisme
Littérature	Livres illustrés
Philosophie	Voyages

Catalogue périodique (cinq par an)  
Envois périodiques de listes personnalisées par voie électronique  
Achats et expertises de lots et de bibliothèques  
[achats@librairie-picard.com](mailto:achats@librairie-picard.com)  
[www.librairie-picard.com](http://www.librairie-picard.com)

82, rue Bonaparte - F75006 PARIS  
Tél. éditions : 01.43.26.97.78 - Tél. librairie : 01.43.26.96.73  
Télécopie : 01.43.26.42.64  
[livres@librairie-picard.com](mailto:livres@librairie-picard.com)

Toutes les commandes de fascicules  
du *Bulletin monumental* et des volumes du *Congrès Archéologique de France*  
sont à adresser aux Éditions Picard.